



IVAN VIRIPAËV LES GUÊPES DE L'ÉTÉ NOUS PIQUENT ENCORE EN NOVEMBRE

traduction française tania moguilevskaia, gilles morel

Летние осы кусают нас даже в ноябре

SACD

henschel
SCHAUSPIEL

henschel SCHAUSPIEL Theaterverlag Berlin GmbH
Agent de l'auteur pour l'espace francophone : Gilles Morel
contact : gilles-morel@theatre-russe.fr

Note

L'auteur fait dans les textes originaux usage d'une ponctuation flottante, d'une concordance des temps dérégulée, d'un recours fréquent à la répétition et à la variation, au pléonasme et à la redondance, à l'allitération et à l'assonance à des fins poétiques et rythmiques propres à son écriture. Il n'a, par ailleurs, pas toujours choisi d'utiliser l'italique comme marque distinctive des didascalies. Les traducteurs ont scrupuleusement respecté ces options dans les versions françaises.

Les guêpes de l'été nous piquent encore en novembre

(Comédie en un acte)

Traduit du russe par

TANIA MOGUILEVSKAIA et GILLES MOREL

Titre original

Летние осы кусают нас даже в ноябре

2012

*Cette pièce, traduite avec le soutien de la Maison Antoine Vitez
Centre International de la traduction théâtrale / Paris, est présentée
pour la première fois en France le 17 mars 2015 au Théâtre du
Rond-Point / Paris, dans une mise en scène du collectif ildi!eldi.*

Première édition

© 2015, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
ISBN 978-2-84681-424-9

- Pourquoi pleures-tu alors ?
- Parce que je suis seul.
- Tu es sûr d'être seul ?
- Je perçois et je vis comme si j'étais seul.

INGMAR BERN, *Dialogues entre solitaires*, Stockholm, 1986.

PERSONNAGES

ELENA, *35-40 ans.*

MARK, *60-70 ans.*

JOSEPH, *60-70 ans.*

Sur scène, Mark, Elena et Joseph. Longue pause. Tout le monde se tait pendant un certain temps, prolongé

MARK. – Tu sais, Sarra, Markus ne pouvait pas être chez toi lundi dernier parce que lundi dernier il était chez Donald.

JOSEPH. – Oui, c'est vrai, lundi Markus était chez moi, il est arrivé chez nous le dimanche tard dans la soirée et il est reparti tôt le mardi matin pour attraper à onze heures le train pour Stockholm.

ELENA. – Donc, selon toi, je mens, Robert ?

MARK. – Je voudrais éviter de prononcer des paroles aussi brutales, mais tu me l'accorderas, tu vas devoir m'expliquer d'une manière ou d'une autre quel est cet homme qui était dans notre maison lundi dernier.

ELENA. – Lundi dernier, c'est Markus qui était chez nous.

MARK. – Donald ?

JOSEPH. – Toute la journée de lundi dernier, Markus m'a rendu visite, et je vous le demande, arrêtons là cette étrange conversation.

MARK. – Je dois pourtant éclaircir ça, que diable ! J'ai le droit de savoir qui était chez ma femme en mon absence et pourquoi tu me mens, Sarra ?!

ELENA. – Je ne te mens pas, Robert, lundi dernier, celui qui nous a rendu visite à la maison, c'est ton frère Markus.

MARK. – Sarra, je te prie d’arrêter, tu entends ?! Par respect pour moi, pour notre mariage, je te prie d’arrêter tout de suite !

JOSEPH. – Robert, je pense que nous devons tous arrêter cette conversation, puisque les choses sont allées aussi loin, et qu’il n’y a aucune solution raisonnable à cette question...

ELENA. – Il y a une solution raisonnable à la question.
(Elena sort de sa poche un téléphone portable.)
Nous allons tout de suite appeler Markus et nous saurons tout.

MARK. – Seigneur, ne perds pas la tête, Sarra, à quoi bon tout ce cirque, à quoi bon mêler ce pauvre Markus à cette histoire, ça suffit, je t’en prie.

Elena parle au téléphone.

ELENA. – Allô. Salut Markus. Ah, ah. C’est Sarra, à côté de moi, il y a ton frère Robert, je crois qu’il veut te poser je ne sais trop quelle question, je lui passe le téléphone... Comment ? Non, non tout est en ordre avec votre maman, Robert va lui-même tout t’expliquer tout de suite.

Elena passe le téléphone à Mark.

MARK. – Allô. Salut Markus. Ah ah. Je crois que les guêpes de l’été nous piquent encore en novembre. Comment va, vieux ? Comment ? Ouh ! Non, non. C’est juste qu’ici, on sait pas quoi faire. Non, on n’est pas à la maison, et il y a aussi Donald avec nous ici, on est trois ici et, à vrai dire, on s’est un peu bourré la tête de conneries, et voilà, je crois, que maintenant c’est ta tête à toi qu’on veut bourrer de conneries. Maman ? Je lui ai parlé, ce matin, et elle a dit qu’elle ne voulait pas encore rentrer, et du

coup, je prévois de la récupérer la semaine prochaine, parce qu'elle t'a dit quelque chose à ce sujet ? Waouh, Silent ! Ouille, alors ce Silent, écoute, Markus, depuis que notre père est mort, à peine deux ans d'écoulés, et voilà que notre mère reçoit ce Silent de plus en plus souvent chez elle. Je suis sûr que son envie de rester à la maison de repos jusqu'à la fin novembre est précisément liée à ça. À propos, Markus, est-ce que tu es passé nous rendre visite lundi dernier, quand j'étais justement allé voir notre mère ? Ouais. Oui ?! Non, mais pourquoi alors ? Pourquoi elle m'en a parlé alors, eh ben c'est juste que... ? Pfouh. Donc, tu étais effectivement chez nous lundi dernier ? Mais non, tout est en ordre, je voulais juste clarifier parce que... Bien sûr que si, Sarra me l'a dit..., c'est juste... Attends, écoute... Non, non, rien... Dommage que nous n'ayons pas pu nous voir, j'espère que ce lundi, tu repasseras chez nous, d'accord ? Comment ? Ah, ce lundi tu as l'intention de répondre à une invitation de Donald ? Ouais. Il t'a convié. Mais tu n'étais pas déjà chez lui lundi dernier, Markus ? Comment ?! Ah, diable, oui bien sûr ! Excuse-moi, je ne me moque pas de toi, c'est juste qu'aujourd'hui j'ai effectivement du mal à réfléchir. Non, je ne suis pas malade, Markus. Tout est en ordre. J'ai été ravi de t'entendre, mon cher et donc à notre rencontre de lundi prochain. Ah, oui ! Oui, oui, j'ai oublié que tu allais chez Donald. Pardonne-moi, à vrai dire, on a un peu fumé ici, enfin, tu sais bien quoi. Je ne veux pas en parler au téléphone... enfin tu sais bien, enfin quand on a fumé ça, alors..., enfin... enfin ce ne sont pas de simples cigarettes, mais tu comprends bien lesquelles, bref c'est pas une conversation à avoir au téléphone..., enfin je crois que tu as compris de quoi je..., après ça on commence aussi à rire très fort, ha ha.

Mark commence à rire. Il rit comme s'il avait effectivement fumé de la marijuana.

MARK, *à travers son rire*. – Pardonne-moi, Markus... j'ai du mal à parler là tout de suite parce que je suis en train de rire... Je repasse le téléphone à Sarra... qu'elle t'explique tout...

Mark passe le téléphone à Elena et se calme peu à peu.

ELENA. – Oui, Markus. Bien sûr que oui, tout est en ordre. Juste qu'on fait un peu les fous et c'est tout. Oui, oui, tout, vraiment, va très bien. Tu connais ton frère, il ne perdra jamais complètement la tête. On t'aime, j'ai été ravie de t'entendre. À la prochaine, Markus. Donald aussi te passe son bonjour, il est là tout de suite en train de te faire signe avec sa main. Je lui transmets sans faute. Au revoir, Markus.

(Elena range le téléphone dans sa poche.)

Tu as le bonjour de Markus, Donald.

Pause. Elena et Mark regardent Joseph.

MARK. – Que se passe t-il, Donald ?

JOSEPH. – Je ne sais pas.

MARK. – Dans quel sens, tu ne sais pas ?

JOSEPH. – Je ne sais pas quoi vous dire.

MARK. – Mais, tu devrais, probablement, nous expliquer pour quelles raisons tu as eu besoin de tout ça ?

JOSEPH. – Eu besoin de quoi, Robert ?

MARK. – Eu besoin de tout ça là, Donald. De tout ce jeu avec Markus et son séjour imaginaire dans ta maison lundi. C'était pourtant pas juste une blague, Donald. À cause de toi, Sarra et moi, nous avons failli nous fâcher...

ELENA. – Nous nous sommes fâchés, Robert.

MARK. – Comment ?

ELENA. – Tu viens de dire tout de suite que « nous avons failli nous fâcher », alors que moi je tiens à préciser que nous nous sommes fâchés, Robert.

MARK. – Eh ben voilà, c'est encore pire.
(*Pause. Tout le monde se tait pendant un temps.*)
Eh bien, pourquoi tu te tais, Donald ?

JOSEPH. – Les guêpes de l'été nous piquent encore en novembre.

MARK. – Le diable t'emporte, Donald ! T'as vraiment décidé de te moquer de nous aujourd'hui ou quoi ?!
Donald ?!
(*Pause. Mark se calme et regarde Joseph avec empathie.*)
Tu vas si mal que ça, Donald ? Raconte-nous.

Pause.

JOSEPH. – Je suis fatigué, vous comprenez ? Je ne sais même pas comment vous expliquer ça. Je suis très très fatigué, de tout ce qui m'entoure. De tout, littéralement de tout ce que je vois. Je suis fatigué de ces arbres, de la rue derrière ma fenêtre. Fatigué de ma fenêtre, des rideaux à ma fenêtre. De la vue derrière ma fenêtre. Je suis fatigué des oiseaux qui passent dans le ciel et de leurs chants tous les matins et tous les soirs. Je suis fatigué du petit déjeuner, du déjeuner et du souper. Fatigué des mots, de mon chien, de ma femme, du fait que le jour se change en nuit en permanence et vice versa. Je suis fatigué des journaux d'actualités, fatigué du parfum de savon dans nos toilettes, fatigué des sourires de mes voisins, fatigué de la couleur des murs dans ma maison. Fatigué des

mots qu'il est indispensable de prononcer tous les jours. Fatigué de l'eau qu'il faut boire pour ne pas mourir de soif. Je suis fatigué de tout, vous comprenez, de tout ce qui m'entoure et même de ce que j'ai à l'intérieur de moi. Je suis fatigué de mon cœur, de mes poumons et de tout mon sang qui coule dans mes veines. Mais plus que tout au monde je suis fatigué de moi-même, vous comprenez ? Je ne sais même pas comment on peut expliquer ça. Vous comprenez, c'est que je suis toujours avec moi-même, où que je débarque, je suis toujours là. Et pas une minute où je pourrais rester ne serait-ce qu'un peu sans moi-même. Et même pendant mon sommeil, je ressens malgré tout ma présence. Je suis toujours avec moi-même et ça fait tant d'années que je suis fatigué de moi que je ne peux plus supporter ma propre présence, mais, malheureusement, personne ne peut rien y faire, et je ne sais pas comment me débarrasser de moi, j'ai déjà pensé au suicide, mais le courage me manque, et puis, ça me dégoûte de penser que je puisse ressembler à tous ces imbéciles de poètes et de musiciens de rock que je ne supporte pas, comme l'autre Jim Morrison.

ELENA. – Jim Morrison ne s'est pas suicidé, Donald, il est mort, jeune, mais il est mort de sa propre mort.

JOSEPH. – Et alors, qu'est-ce que ça vient faire là, vous comprenez bien de quoi je parle ?

Pause.

MARK. – Quand est-ce que tu t'es rendu la dernière fois chez ton psychothérapeute, Donald ?

JOSEPH. – Je n'ai pas et je n'ai jamais eu aucun psychothérapeute, contrairement à certains.

MARK. – Contrairement à certains qui, Donald ?

JOSEPH. – Contrairement à certains qui fréquentent des psychothérapeutes.

MARK. – Quel mal y a-t-il à se rendre de temps en temps chez un psychothérapeute ? Je crois que si toi, Donald, tu te rendais ne serait-ce que de temps en temps chez un psychothérapeute, tu n'éprouverais pas certaines des difficultés que tu éprouves là tout de suite. Parce qu'un bon psychothérapeute, saura toujours te conseiller ce qu'il faut faire pour ne pas ressentir de la fatigue à cause du chant des oiseaux derrière ta fenêtre. Tu comprends de quoi je parle ?

JOSEPH. – Je ne suis pas malade, Robert. Je sais parfaitement que je ne suis pas malade.

MARK. – Bien, mais y a-t-il quelqu'un d'autre, à part toi, qui le sache ?

JOSEPH. – Bien sûr. Ma femme sait que je ne suis pas malade. Mes enfants savent que je ne suis pas malade. Ton frère Markus sait que je ne suis pas malade.

MARK. – À propos, concernant Markus. Pour quelle raison as-tu inventé toute cette histoire avec Markus, Donald ?

JOSEPH. – Je ne sais pas, Robert. Je suis très très fatigué, n'entends-tu donc pas ce que je viens de te dire là ?

Pause. Tout le monde se tait un temps.

MARK. – Il semble que tu aies effectivement besoin de parler à un bon psychothérapeute, Donald. Je peux te recommander un très bon psychothérapeute. Effectivement très, très bon.

Pause.

JOSEPH. – Robert, je veux te dire que Markus n’était pas chez vous lundi dernier, parce qu’il était chez moi. Il était, vraiment, chez moi, Robert.

MARK. – Je t’en prie, Donald. Je ne suis pas du tout en colère contre toi, je vois que chez toi tout n’est pas vraiment en ordre, et je veux t’aider. Laisse-moi appeler tout de suite un psychothérapeute que je connais pour que vous conveniez d’un rendez-vous.

JOSEPH. – Ooh, Robert, Robert ! Je ne voulais surtout pas mêler ma femme à cette affaire, mais visiblement il va falloir.

Joseph sort de sa poche un téléphone portable, appuie sur la touche « appel ».

MARK. – Qu’est-ce que tu fais, Donald ?

JOSEPH. – J’appelle ma femme, j’appelle Marta. Et j’espère que, elle, tu la croiras.

MARK. – Je t’en prie, Donald, à quoi bon aussi entraîner dans tout ça Marta ?

JOSEPH. – Parce que je n’ai pas d’autre moyen de te fournir la preuve. Allô, Marta. Écoute, il y a Robert là à côté de moi et il veut te poser je ne sais trop quelle question importante. Je lui passe le téléphone, chérie.

Joseph passe le téléphone à Mark.

MARK. – Allô. Bonjour, Marta. Comment vas-tu, comment va ta jambe ? Non, c’est une autre question que je voulais te poser, mais je demande à propos de ta jambe parce que je m’en fais pour ta jambe, bien que, en fait je voulais te demander complètement autre chose. Mais d’abord, raconte-moi pour ta jambe. Tu continues toujours

la rééducation ? Ouais. Et que dit le docteur, combien de temps tout ça va durer ? Encore six mois ? Pourquoi si longtemps ? Mais je t'en prie, tu n'as rien d'une vieille, c'est juste une fracture compliquée, dans ce cas visiblement il faut faire preuve de patience. Eh bien, d'accord, je vais bientôt te rendre visite, sans faute. Je l'espère. Ces derniers temps, j'ai beaucoup à faire à ma banque. Et en plus maman ne veut toujours pas rentrer de sa maison de repos et il faut aller la voir chaque semaine. Avec Markus, nous y allons à tour de rôle, une sorte de permanence, une semaine lui, l'autre moi. À propos, Donald m'a dit que lundi dernier Markus et toi vous avez passé du bon temps ? Donald dit que Markus est resté chez vous deux nuits et un jour ? Comment ? Ah, vous avez effectivement passé du très bon temps ? Excuse-moi, tu veux dire que vous avez passé ce temps avec Markus ? Donc, il était chez vous ce lundi-là ?! Tu es sûre de ça, Marta ? Plus précisément, je voulais dire, tu es sûre que c'était bien Markus, ou plus précisément, je voulais dire, tu es sûre que c'était clairement lundi dernier, et pas, disons, le lundi d'il y a deux semaines ? Comment ? Non, Marta, bien sûr, il ne s'est rien passé. Oui, non, fais pas attention, je disais ça comme ça, je plaisantais juste. Je dis, je plaisantais, c'était une plaisanterie, Marta, tout est en ordre. En quoi consiste la plaisanterie ? Enfin, visiblement, dans le fait que Markus était chez vous, lundi dernier, elle est probablement là, la plaisanterie, Marta. Ha, ha. En fait on a un peu fumé là... mais pas des cigarettes... fumé... enfin, tu comprends quoi... enfin la même chose qu'on a fumé un jour pour mon anniversaire il y a six ans, tu te souviens ? À l'époque nous avons passé toute la soirée à rire aux éclats, tu te souviens, Marta ? Enfin, voilà, là tout de suite on a décidé de remettre ça... Comment ça qui ça on ? Sarra, moi, et ton mari Donald. Oui, Donald aussi. Excuse-nous de ne pas t'avoir invitée, mais avec ta jambe, tu aurais pu chanceler, perdre l'équilibre et te faire mal à la jambe. Comment ça, pourquoi nous avons

fait ça ? Enfin comment ça pourquoi, voilà une étrange question, Marta, non ? Pour rigoler, bien sûr. Ha, ha, ha. Pardonne-moi, je ne peux plus parler là, je suis juste en train de mourir de rire. Guéris vite, chérie et à bientôt.
(Mark rend le téléphone à Joseph. Joseph range le téléphone dans sa poche. Mark regarde fixement Elena.)

Sarra ?

ELENA. – Oui, Robert ?

MARK. – « Oui » quoi, Sarra ? Que signifie ton « oui », Sarra ?

ELENA. – Que je t'écoute, Robert.

MARK. – Non, Sarra, ma chère, c'est moi qui t'écoute !

ELENA. – Je ne sais pas quoi te dire, Robert.

MARK. – Que se passe-t-il, Sarra ?

ELENA. – Je ne sais pas, Robert.

MARK. – Tu ne sais pas ? Comment diable, tu ne sais pas ?! Comment diable, tu dis que tu ne sais pas ? Qui le sait alors, Sarra ? Qui ?! Markus ?! Ainsi il m'a menti ?! Markus ! Qui pourrait imaginer ça, notre Markus ! Il y a dix minutes, au téléphone, il m'a donc menti ?! Mon propre frère m'a menti ? Je veux savoir pourquoi vous faites ça ?! Je veux savoir pour quelle raison vous faites ça ?! Sarra, je veux savoir, dis-moi, dans quel but vous faites ça, Markus et toi ?

ELENA. – Nous faisons quoi, Robert ?

MARK. – Tout ça là. Tout ce mensonge, tous ces coups de fil. Je veux savoir ce qui se passe, Sarra ? Et je ne veux

rien entendre sur ce que tu ne sais pas. T'entends ? Je ne veux rien entendre sur ce que tu ne sais pas ?! T'entends ? Tu m'entends, Sarra ? Je ne veux rien entendre sur le fait que tu ne m'entendes pas, Sarra !

ELENA. – Je t'entends, Robert, calme-toi.

MARK. – Alors explique-moi, le diable t'emporte !

Pause.

ELENA. – Ce n'est pas si simple à expliquer, Robert.

MARK. – Je ne veux pas entendre ce qui est simple ni ce qui est compliqué, je réclame des explications quel que soit leur degré de complexité ! Je réclame des explications, et le plus rapidement possible. Ou bien alors j'appelle tout de suite Markus, pour qu'il m'explique tout.

Mark sort le téléphone, appuie sur la touche « appel ».

ELENA. – Il ne faut pas l'appeler, Robert.

MARK. – Et pourquoi donc ?! Enfin quand même, il s'agit de mon propre frère... Pourquoi, diable ! Pas disponible. Il a éteint son téléphone. Enfin bien sûr, il ne veut pas fournir d'explications, je comprends !

Mark range le téléphone dans sa poche.

ELENA. – Markus est à la messe là tout de suite, parce qu'on est dimanche aujourd'hui.

MARK. – Markus est à la messe ! Ce qui m'intéresse, c'est comment il trouve les forces de s'approcher de la sainte eucharistie, après tout ce mensonge ?!

JOSEPH. – Permits-moi de t'expliquer quelque chose, Robert.

MARK. – Mais qu'est-ce que tu as à voir avec ça, Donald ? C'est de ma femme que je veux entendre une explication.

JOSEPH. – Parce que je suis ton ami, Robert. Je suis un ami de votre famille. Je vous aime, Sarra et toi, et je veux que tout aille bien pour vous, et je crois que je comprends ce qui se passe maintenant chez vous, et je pense que je pourrais vous l'expliquer. Sarra, Robert, permettez-moi de vous parler franchement. Je suis votre ami et personne à part moi ne vous dira ce qu'il faut les yeux dans les yeux, vous comprenez ? Même ton psychologue, Robert, ne vous dira jamais tout ça parce qu'il dépend trop de l'énorme honoraire que tu lui verses. Personne ne vous dira ça, alors que moi je vais le dire. Écoutez-moi jusqu'au bout. Je veux effectivement vous aider.

Mark hausse les épaules. Pause.

ELENA. – Eh bien, si tu as effectivement quelque chose à dire...

JOSEPH. – J'ai quelque chose à dire, Sarra. J'ai quelque chose à vous dire, Robert.

(Petite pause. Joseph rassemble ses pensées.)

Un jour, un petit troupeau de rennes sauvages traversait une rivière de montagne. La rivière n'était pas très profonde, mais le courant d'eau était fort. Si fort qu'aucun des rennes ne parvenait à se maintenir debout dans l'eau du torrent. Et voilà ces rennes qui ne parvenaient toujours pas à traverser cette rivière. Pourtant il leur fallait absolument la traverser parce qu'ici, de ce côté de la rivière, la terre était désertique, couverte de pierres, de rochers et de trop peu d'arbres, alors que derrière la rivière, il y avait de magnifiques champs couverts d'herbe verte,

de buissons luxuriants couverts des épines préférées des rennes, et oui en plus poussait là-bas partout cette... comment on l'appelle déjà, la baie ronde et rouge qui pousse sur de grands buissons spéciaux, c'est celle qui empoisonne à mort les loups.

ELENA. – La baie du loup.

JOSEPH. – Oui, mais non, pas du tout ! La baie du loup fait au contraire vivre les loups, c'est précisément pour ça qu'elle s'appelle « du loup ». Moi je parle de la baie que les rennes aiment beaucoup, mais qui repousse radicalement les loups. C'est précisément pour ça que les rennes veillent à rester au plus près de cette baie. Premièrement, elle est très bonne, et deuxièmement, elle repousse les loups.

MARK. – Tu as perdu la tête, Donald ?

JOSEPH. – Attends, Robert, ne m'interromps pas. Donc voilà, une rivière forte et rapide et aucun des rennes qui ne peut la traverser. Aucun. Et tout ce paradis, toute cette beauté, tout ce régal que nous autres rennes aimons plus que tout au monde, tout ça est là-bas, de l'autre côté de la rivière. Alors que nous sommes ici. Voilà, c'est comme ça, mon cher Robert, voilà, c'est comme ça.

Pause.

MARK. – Je ne suis pas sûr de comprendre, tu as effectivement perdu la tête, Donald ?! Qu'est-ce que tu racontes ?

JOSEPH. – Si tu as quelque chose à objecter, alors, dis-le, s'il te plaît.

MARK. – Objecter ?! Objecter à quoi, Donald ?

JOSEPH. – À ce, que, je viens de dire, Robert !

MARK. – À ce que tu viens de dire, Donald ? À ce que tu viens de dire, Donald, seul un psychothérapeute qualifié pourrait objecter, et peut-être même, que dans ce cas il nous faudrait un psychiatre qualifié.

ELENA. – Et pourquoi ça, Robert ? Moi, par exemple, j'ai quelque chose à répondre à Donald, bien que je ne sois pas psychiatre. Le fait est, Donald, que si on descend longtemps le bord d'une rivière, on finira sûrement un jour par croiser un pont.

JOSEPH. – Comment, comment ?! Quel pont, Sarra, je t'en supplie, d'où sortira ce pont dont tu parles, qui l'aura construit, ce pont dont tu parles ?

ELENA. – Dieu, l'aura construit, Donald. Le Seigneur Dieu.

JOSEPH. – Je t'en prie, Sarra, on est ici entre adultes.

MARK. – Qu'est-ce qui se passe, que diable, ici ?! De quoi parlez-vous ?!

ELENA. – Excuse-moi, Robert, mais je ne peux pas ne pas lui répondre. Vois-tu, Donald, il y a dans ton cœur une chose que tu ne veux pas remarquer. Et tu sais, pourquoi tu ne veux pas, la remarquer, mon cher ?

MARK. – Sarra, je te prie d'arrêter immédiatement tout ça.

JOSEPH. – Et pourquoi ça, Robert, laisse-la continuer, ce sera même très intéressant d'entendre ce qu'elle a à dire.

ELENA. – En fait il n'y a rien ici à propos de quoi parler, Donald. Tu ne veux pas remarquer en toi la responsabilité que chacun de nous a face à ce monde. Tu portes la respon-

sabilité de ta vie, Donald, mais tu ne veux pas l'admettre, parce que vivre sans reconnaître sa responsabilité est plus commode, voilà tout.

JOSEPH. – Alors dans ce cas qui porte la responsabilité pour tous ces enfants tués, en Libye, en Afghanistan, en Irak, au Viêtnam, à Hiroshima et Nagasaki ? Qui ? C'est aussi moi ?

ELENA. – Oui, Donald. C'est bien là toute l'affaire, mon cher, c'est précisément toi.

JOSEPH. – Moi ?!

ELENA. – Nous tous, Donald. Moi, Robert, toi et ta femme Marta.

MARK. – Je crois que je commence à comprendre ce qui se passe ici ! Ce à quoi, tout ça sert, à faire dévier la conversation ? Vous me prenez pour un idiot ou quoi ? Vous pensez que je n'ai pas compris ?

ELENA. – Inutile de te fâcher, très cher. Donald vient là tout de suite d'aborder un thème très aigu et très délicat. Tu n'as donc rien à dire à ce sujet ?

MARK. – Je réclame que vous arrêtez immédiatement tout ça ! Par respect pour moi, pour notre amitié, je vous supplie d'arrêter immédiatement tout ça !

JOSEPH. – Mais que viennent faire là tes émotions, Robert, serions-nous incapables de débattre pour éclaircir une vérité, sans que chacun affirme son propre ego ?

ELENA. – Regarde-moi ça, avec quels mots il se met à parler, Robert !

MARK. – Je réclame que vous la fermiez immédiatement tous les deux ! Fermez-la tous les deux ! Je réclame qu'on arrête tout ça. Qu'est ce qui se passe ici ? Je réclame qu'on m'explique ?!

(Pause. Mark se calme un peu.)

Je répète encore une fois ma question, qu'est-ce qui, se passe, ici, maintenant ?

(Joseph ne répond pas.)

Pourquoi vous vous taisez ? Sarra ?

ELENA. – Il est impossible dans le même temps de la fermer et de répondre à des questions.

MARK *sort de ses gonds et crie.* – Quoi ?! Mais il vous arrive quoi ?! Mais je... ! Mais tu... ! Par le diable... ! Mais je ne veux plus vous voir après tout ça. Veux plus vous voir !!! Je ne veux plus te voir, Sarra ! Veux plus te voir !!!

Mark est en colère, il quitte la scène.

Pause.

JOSEPH. – Je ne suis pas un assassin d'enfants, Sarra. Je n'ai pas voté pour ceux qui sont là maintenant au pouvoir et je ne travaille pas dans une entreprise d'État. Je ne porte même pas de chaussures en cuir naturel, et tu sais qu'avec Marta nous sommes végétariens depuis des années, et ainsi non seulement je ne participe à l'assassinat d'aucun enfant humain, mais en plus je ne participe à l'assassinat d'aucun enfant de vache.

ELENA. – Tu veux dire de veau ?

JOSEPH. – Comment ?

ELENA. – Les enfants des vaches sont des veaux, je tenais juste à le préciser.

JOSEPH. – Pourquoi s'accrocher à chaque mot, Sarra ?

ELENA. – Parce que, quand dans sa jeunesse ta femme Marta s'est fait avorter, non seulement tu ne l'ignoris pas, mais dans une certaine mesure tu l'y as poussée, c'est ce que, en tout cas, m'a dit, Marta. Voilà pourquoi je m'accroche à chaque mot, mon cher.

Pause.

JOSEPH. – Waouh, cette Marta ! Vous les femmes, vous êtes effectivement incapables de tenir votre langue.

ELENA. – J'espère que tu ne vas pas affirmer que l'avortement n'est pas l'assassinat d'un enfant ?

(Pause.)

L'avortement, est-il l'assassinat d'un enfant, Donald ?

JOSEPH. – Bien sûr que oui, Sarra. Bien sûr que oui.

Pause.

ELENA. – Et alors quoi, Donald ? Pourquoi est-ce que tu te tais, Donald ?

JOSEPH. – Excuse-moi, Sarra, je ne veux pas parler de ça. Et si on mettait un terme à cette conversation ? Et si on passait à un autre sujet ? Et si on parlait de toi, par exemple ?

ELENA. – Oh, Donald ! Je crains de ne pas être un sujet très intéressant pour une conversation.

JOSEPH. – Mais quand même, et ça ça m'intéresse beaucoup, qui était au final chez toi lundi dernier ? De quel homme s'agissait-il, dont tu as essayé de cacher la visite à ton mari ?

ELENA. – Si tu ne veux pas, parler de l’avortement de Marta, alors pourquoi devrais-je te raconter ma vie privée ? L’amitié se construit sur la confiance, Donald ? Tu me fais confiance, je te fais confiance. Tu ne me fais pas confiance, je ne te fais pas confiance. Confiance contre confiance.

Pause.

JOSEPH. – Oui, il y a des années de ça, j’ai poussé Marta à avorter, parce que je n’aime pas les enfants, Sarra. Je n’aime pas depuis mon enfance les enfants, et j’aurais été un mauvais père. Et je l’ai toujours su. Et je n’ai jamais voulu avoir d’enfant. C’est pourquoi Marta et moi nous avons toujours minutieusement pris nos précautions toute notre vie durant. Mais voilà qu’un jour mon préservatif s’est rompu, et qu’un de mes maudits spermatozoïdes a pénétré son malheureux ovule. Quoi qu’il en soit, après mûre réflexion, Marta et moi sommes arrivés à la conclusion qu’il valait mieux pour un nouvel homme ne pas du tout venir au monde plutôt que d’être le fils d’un mauvais père qui ne l’aime pas. J’ai décidé ainsi. Et Marta a été d’accord avec ma décision.

ELENA. – Tu as décidé ainsi, Donald ? Mais qui es-tu pour décider de qui peut ou ne peut pas venir au monde ? Tu t’es auto-proclamé Dieu Tout-Puissant ou quoi ? Est-ce que tu n’as pas endossé là une charge un peu trop lourde, Donald ?

JOSEPH. – Pas trop lourde, Sarra. Ni plus ni moins que celle que je pouvais endosser. D’autant plus que je ne crois pas en Dieu et que je considère que, à part nous les humains, personne d’autre ne prend aucune décision consciente sur cette planète. C’est nous autres qui prenons toutes les satanées décisions et point final. Et maintenant c’est à ton tour, Sarra. Raconte-moi qui était chez toi lundi dernier. Confiance contre confiance.

ELENA. – Eh bien, d'accord, Donald. Confiance contre confiance. Voilà que depuis quelques années, je fréquente un autre homme. J'aime un autre homme. J'en suis heureuse et malheureuse dans le même temps.

JOSEPH. – Et tu le reçois dans la maison de ton mari. Mais comment as-tu réussi à convaincre Markus de confirmer ton mensonge ? Parce que, connaissant Markus, je sais qu'il ne ment absolument jamais.

ELENA. – C'est très étrange que tu dises ça, Donald. Alors que tu sais très bien que lundi dernier Markus était effectivement chez moi. Et qu'il n'avait donc pas besoin de mentir.

JOSEPH. – Arrête, Sarra. Lundi dernier Markus était chez moi, et tu le sais parfaitement. À quoi bon continuer ce cirque, alors que Robert n'est pas à nos côtés ?

ELENA. – C'est exactement ça, Donald, à quoi bon continuer ce cirque, alors que Robert n'est pas à nos côtés, et que tu sais très bien que lundi dernier Markus n'était pas et ne pouvait pas être chez vous ? D'autre part, j'ai été frappée par la facilité avec laquelle Marta pouvait dire une contrevérité. J'avoue honnêtement, je ne l'aurais jamais imaginée capable d'une chose pareille.

JOSEPH. – Mouais ?

ELENA. – Mouais.

(Pause.)

Eh ben dis donc ?! Qui aurait pu imaginer que Marta soit capable d'une chose pareille !

JOSEPH. – Eh oui, Marta est capable de beaucoup, beaucoup de choses, Sarra. Elle s'est même révélée capable de manger son propre doigt.

ELENA. – Qu'est-ce que c'est cette métaphore étrange, Donald ?

JOSEPH. – Ce n'est pas une métaphore, Sarra. C'est une expérience que Marta et moi avons vécue un jour. Elle ne t'a pas raconté comment nous avons mangé son doigt ?

ELENA. – De quoi, de quoi ?

JOSEPH. – Eh bien, tu n'ignores pas qu'il manque à Marta un doigt à la main droite. N'a pas d'index. Elle l'a perdu dans sa jeunesse. C'est arrivé dans un accident survenu à son travail...

ELENA. – Je n'ignore pas cette histoire, Donald.

JOSEPH. – Tu n'ignores pas que nous avons mangé son doigt ?

ELENA. – Oh Seigneur, bien sûr que si ! Mais je n'ignore pas l'histoire de comment Marta a perdu son doigt.

(Elena regarde fixement Joseph.)

Mais qu'est-ce que tu me racontes-là, Donald ?!!

JOSEPH. – Tu comprends, quand Marta a eu cet accident, elle s'est retrouvée à l'hôpital et là-bas on l'a amputée de ce doigt. Et alors Marta a demandé aux chirurgiens de lui rendre ce doigt coupé. Je ne sais pas pourquoi elle l'a fait, probablement à cause du choc. Et voilà qu'elle rentre de l'hôpital à la maison avec son doigt coupé. Sans qu'elle sache encore ce qu'elle allait en faire, Marta a mis son doigt dans le réfrigérateur. C'est là que je l'ai découvert. Et tu sais, quand j'ai vu là ce doigt, deux pensées me sont venues en tête. La première pensée, c'est un banal morceau de viande, et il est posé à côté d'un autre morceau de viande, à cette époque nous n'étions pas encore végétariens et dans notre réfrigérateur tout à côté du doigt était posé

un morceau de bœuf congelé. Et alors j'ai pensé, voilà j'ai devant moi de la viande de vache, et là de la viande humaine. Viande et viande. Et à ce moment-là la deuxième pensée qui m'est venue en tête, c'est voilà je vivrai toute ma vie, sans jamais connaître le goût de la viande humaine. Eh oui, comment imaginer qu'une telle occasion puisse se représenter à moi ? Où retrouverais-je de la viande humaine ? Puisque je ne suis pas un assassin. Et là voilà. Voilà posée là. Et qui plus est personne n'a perdu la vie à cette occasion, et aucun péché n'a été commis à cette occasion. Et voilà comment j'ai eu l'idée de goûter à de l'humain, puisqu'une telle opportunité s'est présentée à moi sous la forme d'un doigt. Et alors j'ai raconté ça à Marta et à ma surprise elle a tout de suite été d'accord. Et voilà que nous avons mis à cuire ce doigt et ensuite, après avoir séparé la viande des os, nous l'avons mangé. Il n'en restait qu'un tout petit bout pour chacun, qu'est-ce que tu veux, un doigt de femme, surtout qu'à cette époque Marta était une jeune fille maigrichonne, pas le coussin boursoufflé qu'elle est à présent. Et voilà, nous l'avons fait, et, à propos, c'est tout de suite après que nous avons décidé de devenir végétariens et depuis nous ne mangeons non seulement plus de viande, mais pas de poisson non plus, et voilà c'est ainsi.

Elena regarde Joseph l'air effrayé.

ELENA. – Pour quelle raison vous avez fait ça, Donald ?!

JOSEPH. – Pour acquérir une expérience ? Tu as déjà mangé de l'humain, toi, Sarra ?

ELENA. – Bien sûr que non.

JOSEPH. – Eh bien moi oui, voilà.

ELENA. – Et que fais-tu de Dieu alors, Donald ? Dieu ?!

JOSEPH. – Tu vois, il n’y a aucun Dieu, Sarra. De plus, tu m’excuseras, mais manger son propre doigt, ce n’est pas non plus un péché plus grave que ça si on le compare au fait que quelqu’un trompe son mari dans sa propre maison...

ELENA. – Premièrement, nous nous retrouvons non pas dans notre maison, mais dans un hôtel ou un autre. Et deuxièmement, il s’agit là d’amour, Donald. Ne vois-tu pas de différence entre le péché et l’amour ? Cet homme et moi, nous nous aimons, tu comprends ? Ceci dit, toi tu ignores tout de l’amour.

JOSEPH. – À quoi bon, m’insulter, Sarra ? Je suis beaucoup plus âgé que toi et je n’ai pas mérité qu’on me traite de la sorte. J’aime ma femme, et nous sommes ensemble depuis presque quarante ans déjà, alors que Robert et toi vous n’avez pas même encore vécu dix ans ensemble, et voilà que votre mariage connaît déjà une fissure. Alors qui de nous deux sait ou non ce qu’est l’amour, ma chère ?

ELENA. – Moi ! Parce que j’aime cet homme, alors que toi tu n’aimes pas ta femme, Donald.

JOSEPH. – D’où sais-tu ça, Sarra ? J’aime Marta.

ELENA. – C’est Marta qui me l’a dit. Elle m’a raconté comment dès votre première nuit de noce tu lui as avoué que tu ne l’aimais pas, et que tu l’as épousée uniquement pour l’argent de son père.

Pause.

JOSEPH. – Argent que, soit dit en passant, nous n’avons encore et toujours pas obtenu, parce que son père, ce sac nonagénaire d’engrais de jardin, continue toujours à fumer ses cigares puants assis sous la véranda de sa villa luxueuse. Et je crois bien qu’il va nous survivre à tous.

ELENA. – Marta m’a raconté que tu as même refusé de lui faire l’amour lors de votre première nuit de noce parce que vous n’aviez pas de préservatifs. Et qu’alors qu’elle sanglotait, tu n’as même pas tenté de la consoler, tu es juste allé dans la pièce à côté et tu t’es tranquillement endormi. Ne pense pas qu’elle s’est plainte à moi, Donald, mais c’est juste que parfois Marta se sent très seule et qu’elle a envie de parler à quelqu’un des difficultés de sa vie.

JOSEPH. – Waouh, cette, Marta. Comme on le dit, effectivement, les guêpes de l’été nous piquent encore en novembre.

Mark entre.

MARK. – J’ai parlé à Markus. J’ai été chez lui. Je me suis rendu directement chez lui. La messe venait juste de se terminer, et Markus sortait de l’église. Nous avons parlé très sérieusement en nous regardant droit dans les yeux. Et, évidemment, tous mes doutes se sont dissipés. Ce lundi-là Markus était effectivement chez nous. Il était avec Sarra. Tu n’as rien à m’expliquer, Donald. Je ne veux pas savoir pourquoi tu l’as fait, ni pourquoi ta femme Marta y a participé. Je vous aime malgré tout. Et je répète que si tu le voulais, Donald, je pourrais t’arranger un rendez-vous avec un psychologue très, très correct.

(Pause.)

Sarra, je te prie de m’accorder ton pardon, j’ai réagi à chaud. Je me suis effectivement très mal comporté, pardonne-moi.

ELENA. – C’est rien, Robert. Tout est en ordre. Embrasse-moi.

Mark embrasse Elena sur la joue. Elena enlace la tête de Mark avec ses bras et la serre contre elle. Mark enlace la taille d’Elena. Ils restent debout, serrés, l’un contre l’autre.

JOSEPH. – Cette vie est, étonnamment faite. Il y a une minute, cette femme me parlait de son amant, racontait à quel point elle l’aimait, à quel point il s’agissait d’un amour véritable, et voilà que quelques minutes plus tard elle est déjà en train de fondre de bonheur dans les bras de son petit mari qui ne soupçonne même pas qu’on lui a fait pousser les cornes.

Mark s’approche de Joseph.

MARK. – Qu’est-ce que tu viens de dire, Donald ?

JOSEPH. – Interroge ta femme sur tout ça, Robert. Dieu m’est témoin, c’est à elle qu’il faut adresser toutes les questions, pas à moi, mon pote.

MARK. – Que dit-il, Sarra ?

ELENA. – Je ne sais pas ce qu’il dit, Robert. Tu vois bien que tout n’est pas tout à fait en ordre chez notre Donald.

JOSEPH. – Mais tu m’as pourtant parlé toi-même de ton amant. Du fait qu’il était chez toi ce lundi-là.

ELENA. – C’est Markus qui était chez moi ce lundi-là, Donald, et, d’après moi, notre conversation est en train de devenir de moins en moins marrante.

MARK. – Personnellement pour moi elle n’a jamais été marrante. Donald, mon ami, qu’est-ce qui t’arrive ? Comment tu te sens, mon cher ?

JOSEPH. – Je me sens de plus en plus mal. Je suis en plein désespoir. Je suis très fatigué de tout ce monde qui m’entoure. Je suis fatigué du désert dans lequel se trouve mon âme. Je vis sans amour, sans Dieu, sans espoir d’être sauvé. Et sans compréhension, Robert. Sans quelconque

compréhension de la part de quiconque. Je suis seul dans un monde de solitude.

MARK. – Donald, mon cher. Mon gentil, Donald.

(Mark enlace Joseph, le serre contre lui.)

Tu n'es pas seul, mon vieil ami. Parce que nous sommes avec toi, mon pote. Nous sommes tes fidèles amis, Sarra, moi, Marta et Markus, nous t'aimons tous. Crois-nous. Nous t'aimons, notre très cher, Donald. Et nous t'aiderons, nous te soignerons, nous ferons appel aux meilleurs docteurs, aux meilleurs psychothérapeutes, aux meilleurs psychiatres.

Pause.

JOSEPH. – Robert, ton ami Markus était lundi dernier chez Marta et moi.

MARK. – Allez, allez, calme-toi, mon cher, tout ça va passer, crois-moi, tout va passer.

JOSEPH. – Mais écoute, Sarra, tu m'as dit toi-même que tu avais un amant, confiance contre confiance, Sarra.

ELENA. – Je suis avec toi, Donald, avec toi. Robert et moi nous ferons, tout pour te soigner, il faut juste que tu te confies à nous et tout ira bien. Confie-toi à nous, Donald, confiance contre confiance, mon cher.

JOSEPH. – Je sais qui pourra le prouver ! M^{me} Gertrude, notre voisine. Elle est passée chez Marta chercher la recette du goulasch de soja, justement lundi dernier, et non seulement elle a vu Markus, mais ils ont même parlé de l'essence de la confession chrétienne. Je vais l'appeler tout de suite. J'ai sûrement son numéro de téléphone.

Joseph sort son téléphone, et cherche dans le carnet de contacts le numéro de M^{me} Gertrude.

MARK. – Allez, allez, allez, Donald. Arrête ça immédiatement, t’entends ?

JOSEPH. – Tu n’irais tout de même pas soupçonner M^{me} Gertrude d’affabulation, n’est-ce pas ?

Joseph appuie sur la touche « appel ».

MARK. – Donald, au nom de Dieu, je t’en prie, il ne faut pas déranger cette pauvre femme.

JOSEPH. – Elle n’est pas pauvre, Robert. Allô, madame Gertrude. Bonjour, c’est votre voisin Donald.

MARK. – Seigneur, je ne pensais pas que c’était aussi sérieux, je vais appeler aujourd’hui même le professeur en psychiatrie que je connais à Copenhague.

JOSEPH. – Excusez-moi de vous appeler au milieu du week-end, mais ici à mes côtés se trouve mon vieil ami M. Robert Yahim, il voulait vous poser je ne sais quelle question. Non, non, il n’est pas membre de notre communauté. Mais c’est mon meilleur ami. Comment, comment ? Non, je ne sais pas pourquoi il n’est pas membre de notre communauté. Oui, il est catholique. Oui, avec un nom de famille pareil. Eh bien, évidemment qu’il va à l’église. Vous connaissez parfaitement son frère cadet..., mais il vaut mieux que vous parliez directement à M. Yahim, je lui passe le téléphone. Heureux dimanche, madame Gertrude.

Joseph passe le téléphone à Mark.

MARK. – Je ne lui parlerai pas, Donald. Excuse-toi immédiatement et dis-lui que nous la rappellerons plus tard.

JOSEPH. – Cette femme attend, Robert. Parle-lui, c’est une ardente catholique, présidente de notre communauté

catholique, elle ne te dira que la vérité, parle-lui. Ce n'est pas poli de faire attendre cette femme, Robert.

Mark prend le téléphone.

MARK. – Allô, madame Gertrude, bonjour. Je m'appelle Robert Yahim, comme vous l'a déjà dit mon ami Donald. Voyez-vous... Comment, comment ? Non, je n'appartiens à aucune communauté, je fréquente juste une église catholique tous les dimanches. Comment ? Ouais. Eh bien, d'accord, je réfléchirai à votre proposition. Voyez-vous, mon frère... Comment, comment ? Ah bon vous me connaissez ? Comment, comment ? Vous connaissez mon frère ? Eh bien, ce n'est pas étonnant, il lui arrive de rendre visite à Marta et à Donald. Comment, comment ? Ah bon, vous lui avez parlé lundi dernier ? Comment ?! Quel lundi vous lui avez parlé, madame Gertrude ? Vous en êtes sûre ? Vous êtes sûre que c'était lundi dernier ? Mais êtes-vous précisément sûre que c'était mon frère ? De quoi avez-vous parlé avec lui ? Ah bon, de l'essence de la confession, ouais. Quel âge avez-vous, madame Gertrude ? Oh, pardonnez-moi ! Ça m'a juste échappé. Oh, je ne voulais pas vous demander votre âge, ça m'a juste échappé. Je ne sais pas comment ça s'est passé. Je vous demande pardon, madame Gertrude, je veux que vous me compreniez correctement, je ne voulais pas vous demander votre âge, je me suis juste un peu embrouillé dans ma tête, vous savez, j'ai un peu fumé, mais pas des cigarettes, madame Gertrude, mais vous savez de toutes autres cigarettes. Comment, comment ? Vous ne comprenez pas de quoi je parle ? Eh bien, bien sûr que vous ne comprenez pas de quoi je parle, puisque, je suppose que vous ne fumez pas de « toutes autres cigarettes ». Comment, comment ? Ah bon, vous ne fumez pas du tout ? Et c'est très bien, madame Gertrude. Comment ? Pour quelle raison je vous appelle ? Je ne sais pas, madame Gertrude, ces derniers temps je n'arrive plus à comprendre, quoi que ce soit. Bien à vous.

(Mark interrompt la communication et passe le téléphone à Joseph.)

C'est vrai que je ne comprends plus rien. Sarra, tu peux m'expliquer ?

ELENA. – Je ne sais pas, Robert.

MARK. – Et toi, Donald, tu sais ?

JOSEPH. – Les guêpes de l'été nous piquent encore en novembre, Robert.

MARK. – Peut-être, que vous êtes juste en train de me jouer un tour ? Peut-être, que vous vous êtes tous mis d'accord et Markus, et Marta, et même M^{me} Gertrude ?

ELENA. – Quel salaud tu es, Donald.

JOSEPH. – Je suis juste fatigué, Sarra, et voilà tout.

Pause.

MARK. – Mais, pourquoi la vie, est-elle une chose aussi minable ? Pourquoi ne vaut-elle rien ? Pourquoi y a-t-il partout mensonge, perfidie et boue ? Tant de boue, tout autour. Tant de boue tout autour. Tant de boue tout autour. Un monde boueux et estropié. À quoi bon tout ça ? Pour quelle raison, le Seigneur a-t-il créé le monde aussi monstrueusement cruel ? À quoi bon envoyer dans le monde son fils afin que le monde Le crucifie ? Il a envoyé dans le monde son fils afin que le monde Le crucifie, mais j'ai bien peur que cela n'ait en rien aidé le monde. Ce sacrifice n'a pas sauvé le monde, contrairement à ce que nous pensons.

ELENA. – Qu'est-ce que tu dis, Robert, retrouve tes esprits ?!

MARK. – Ce sacrifice a été vain, le monde continue de vivre dans le mensonge et le péché, et ça devient chaque jour de pire en pire.

ELENA. – Il ne faut pas prononcer de telles paroles, Robert. Ne prends pas sur toi un péché aussi terrible, que le blasphème.

JOSEPH. – Dis ce que tu veux, mon pote et n'aie peur de personne. Le monde, c'est une mare de boue et d'immondices, il n'y a aucun Dieu, et personne pour nous punir pour toutes ces horreurs que nous engendrons ici. Quoique, il n'y ait personne non plus pour nous sauver de nous-mêmes. Nous sommes tous condamnés.

MARK. – De la boue sous les ongles, de la boue dans l'âme, de la boue dans la famille, de la boue dans l'église. De la boue, de la boue, de la boue, partout il n'y a que de la boue.

ELENA. – Reprends-toi en main, Robert, Markus n'aurait pas apprécié ce que tu viens de dire là tout de suite.

MARK. – Markus ?! Et qui est, ce Markus ? Serait-ce cet homme qui a berné son propre frère deux fois dans la même journée ?

ELENA. – Markus ne t'a pas berné, Robert. Lundi dernier il était effectivement chez moi. Il ne faut pas écouter Donald, tu vois bien qu'il n'est pas lui-même.

JOSEPH. – Mais ce n'est pas moi que Robert écoute, Sarra, c'est M^{me} Gertrude. À moins que tu, me dises qu'elle aussi a perdu l'esprit, tout comme moi ?

ELENA. – Je ne sais pas, Donald. Pour l'instant je ne peux pas expliquer comment tu as réussi, à goupiller tout ça.

Je ne sais pas pourquoi ces deux femmes tout à fait sympathiques, ta femme Marta et ta voisine M^{me} Gertrude, pourquoi elles ont accepté d'encourager ton imagination malade, mais je ne vais pas lâcher cette affaire, et je la mènerai jusqu'au bout. Je ferai ça au nom de la famille, au nom de l'amour, au nom de la foi. Et au nom du Saint-Sacrifice qui a été fait pour notre bien à tous. Markus était chez moi lundi dernier, Robert, parce que Markus et moi nous nous aimons. Il y a deux semaines, nous avons entamé avec Markus une relation amoureuse. Nous n'avons pas trouvé en nous les forces, de te l'avouer, nous avons essayé de nous séparer à plusieurs reprises afin de ne pas commettre un péché, mais nous n'avons pas pu contenir nos sentiments. Nous nous aimons véritablement, et nous avons jugé que l'amour rachèterait notre péché. Parce que l'amour rachète tout. Nous nous aimons, Robert. Je sais, que pour toi là tout de suite, il n'est probablement pas simple d'entendre tout ça. Mais tôt ou tard ça devait arriver. Je ne me justifie en rien, que nos sentiments soient notre seule justification à Markus et moi. L'amour justifie tout, s'il s'agit d'amour. Et il s'agit d'amour, Robert. Et pardonne-moi, pour le fait, que tu viens seulement de l'apprendre maintenant, pardonne-moi.

Pause.

JOSEPH. – Mais cela ne constitue pas la preuve, du fait que lundi dernier Markus était chez toi, si ?

ELENA. – Il n'y a plus rien à dire là-dessus, Donald. Parce que tout est déjà clair.

MARK. – Mais cela ne peut pas être, Sarra ?!

JOSEPH. – C'est tout à fait possible, Robert. Mais je continue d'insister sur le fait que Markus était chez moi.

ELENA. – Lundi dernier j'étais avec Markus, Robert. J'étais avec lui dans notre lit à nous.

MARK. – Mais cela ne peut pas être, Sarra ?!

JOSEPH. – Cela pourrait tout à fait être, Robert, n'importe quel jour à l'exception de lundi dernier.

MARK. – Sarra ?!

ELENA. – Pardonne-moi, Robert.

MARK. – Donald ?!

JOSEPH. – Excuse-moi, vieil ami.

(Mark, désespéré, regarde tantôt Joseph, tantôt Elena, ensuite se retourne brusquement, et sort très vite. Pause.)

Je ne comprends pas, Sarra, si ton amant c'est Markus, alors qui était celui qui était chez toi lundi dernier ?

ELENA. – Lundi dernier c'est Markus qui était chez moi, Donald.

JOSEPH. – Mais, pourtant lundi dernier Markus était chez moi, Sarra.

ELENA. – Tu sais parfaitement où était Markus lundi dernier, Donald.

JOSEPH. – Il était chez moi.

ELENA. – Tu sais pourtant parfaitement où il était.

JOSEPH. – Il était chez moi.

(Joseph et Elena se regardent dans les yeux. Pas moins d'une minute, ils se regardent fixement dans les yeux.)

En quoi crois-tu, Sarra ?

ELENA. – Au salut, Donald.

JOSEPH. – Et qui t'accordera ce salut, Sarra ?

ELENA. – Dieu m'accordera le salut, Donald.

JOSEPH. – Tu crois en Dieu ?

ELENA. – Oui.

JOSEPH. – Mais qui m'accordera le salut à moi, Sarra ?

ELENA. – Dieu, Donald, si tu Lui demandes.

JOSEPH. – Mais je ne crois pas en Dieu, Sarra, alors que dois-je faire ?

ELENA. – Demander à Dieu de t'accorder la foi.

JOSEPH. – Je ne peux rien demander à Dieu, Sarra.

ELENA. – Pourquoi, Donald ?

JOSEPH. – Comment ça, pourquoi ?

ELENA. – Pourquoi ne pourrais-tu rien demander à celui en qui tu ne crois pas ? Puisque tu Lui demandes justement qu'Il t'aide à ce que tu te mettes à croire en Lui.

JOSEPH. – Bon, d'accord, mais est-ce que je pourrais prétendre recevoir le salut sans l'intervention de Dieu ?

ELENA. – Et c'est quoi ce que tu appelles « le salut », Donald ?

Pause. Joseph réfléchit.

JOSEPH. – Quand la pluie arrêtera de tomber.

ELENA. – Comment, pardon, j’ai pas compris ?

JOSEPH. – Est-ce que, tu n’as pas réalisé qu’il pleut depuis trois jours déjà ?

ELENA. – Tu plaisantes, Donald ?

JOSEPH. – Non, Sarra, je ne plaisante en rien. Je ne peux plus supporter cette maudite pluie. Toutes ces gouttes qui tombent sur la terre. Des millions et des millions de gouttes tombent sur la terre, tombent sur les toits de nos maisons, tombent sur nos têtes, tombent sur les têtes de nos enfants.

ELENA. – Et qu’est-ce qu’il y a d’exceptionnel à cela, Donald ?

JOSEPH. – Juste que je les déteste toutes. Toutes ces gouttes prises ensemble et chacune de ces gouttes prise séparément. Je déteste cette goutte qui vole depuis le ciel et qui claque contre l’asphalte ou bien contre les tuiles du toit de ma maison, ou pire encore contre la gouttière métallique de ma fenêtre. Clac, clac, clac.

(Pause.)

Clac, clac, clac.

ELENA. – Eh bien, tu devrais peut-être, effectivement t’adresser à un psychothérapeute.

JOSEPH. – Le problème est que je crois au psychothérapeute encore moins que je ne crois en Dieu.

ELENA. – Mais existe-t-il au moins une chose, en laquelle tu croies véritablement, Donald ?

JOSEPH. – Oui, Sarra. Je crois que lundi dernier Markus était chez moi.

Mark entre.

MARK. – J’ai parlé à M^{me} Gertrude. Ou plutôt, j’ai essayé de parler à M^{me} Gertrude. Je me suis rendu, à proximité de ta maison, Donald, pour parler à ta voisine les yeux dans les yeux. Mais il se trouve que vous n’avez aucune voisine du nom de M^{me} Gertrude. À droite de chez vous habite M. Helmut, vieux célibataire, à gauche un jeune couple, et il n’y a pas de M^{me} Gertrude non seulement dans votre rue, mais également dans tout votre lotissement. Tout comme il n’y a non plus aucune communauté catholique dont tu ferais partie, Donald. Je ne sais pas qui était cette pauvre femme à qui j’ai parlé au téléphone, et de manière plus générale comment tu as réussi à organiser tout ce spectacle, et surtout pour quelle raison. Au nom de quoi, Donald ?

JOSEPH. – Hum, visiblement les guêpes d’été nous piquent encore en novembre, Robert.

MARK. – Hum, ça doit être ça.

ELENA. – Et tu n’as pas par hasard eu la bonne idée de passer voir Marta ?

MARK. – Bien sûr que j’ai eu la bonne idée. Mais le fait est que Marta ne m’a pas ouvert. J’étais devant le portail et j’ai sonné chez elle, mais elle ne m’a pas ouvert. Alors qu’elle était à la maison puisque la voiture était garée dans la cour, et la fumée sortait de la cheminée. Je suis sûr à cent pour cent qu’elle était à la maison. Enfin bien sûr, dans un certain sens je la comprends, puisqu’il aurait été difficile pour elle de me regarder dans les yeux. Mais je ne suis pas fâché contre elle, je sais que c’est Donald qui lui a ordonné de me mentir. Et nous savons très bien à quel point elle a peur de son mari.

ELENA. – Est-il vrai que toi, Donald, tu as un jour forcé Marta à ne plus t’aimer pendant quelques heures ?

MARK. – Pour quelle raison, Donald ?!

ELENA. – Marta m’a dit qu’il voulait la contraindre à cesser de l’aimer, il souhaitait que Marta éprouve du dégoût envers lui et qu’elle avoue qu’elle ne l’aimait plus. Il souhaitait, de cette façon, lui prouver que l’amour est une chose qui peut passer. Mais pour finir Marta a perdu connaissance sans rien avouer du tout.

MARK. – Quelle horreur. Pauvre Marta !

JOSEPH. – Oh, cette Marta.

MARK. – Excuse, Donald, mais je me vois tout de même dans l’obligation d’informer de tout ça l’hôpital psychiatrique local. Pardonne-moi, mais ton comportement, devient dangereux pour ton entourage.

Pause.

JOSEPH. – Les guêpes de l’été nous piquent encore en novembre.

MARK. – Hum, les guêpes de l’été nous piquent encore en novembre.

ELENA. – Hum, ça doit être ça.

Pause.

MARK. – Un jour quand j’étais petit garçon. Mon père m’a fabriqué un petit bateau avec l’écorce d’un arbre, et il lui a bricolé une voile en papier. C’était si beau, j’étais tout simplement heureux. J’ai couru avec ce petit

bateau jusqu'à la rivière. Et, tout transi de bonheur, j'ai posé mon petit bateau sur l'eau. Je me souviens encore aujourd'hui de chaque seconde de cette journée. Je me souviens comment j'ai couru heureux sur le sentier dans le bois, comment je voulais, arriver au plus vite au bord de la rivière, et comment je suis arrivé au bord de la rivière. Et comment j'ai posé ce petit bateau sur l'eau les mains tremblantes du bonheur.

Pause.

ELENA. – Et ensuite, Robert ? Qu'est-ce qui est arrivé au petit bateau ?

JOSEPH. – Il est parti.

ELENA. – Robert ?

MARK *crie en direction d'Elena.* – Qu'est-ce que t'as à me regarder comme si j'étais fou, enfin ?! Il est parti, tu comprends, il est parti ! Ce que nous avons de plus précieux, ce que nous avons de plus beau, tout ça nous échappe. Tout ça part de nos mains. J'étais là, face à la rivière, et je le suppliais de revenir, mais il partait de plus en plus loin en descendant le courant de la rivière. Alors que je restais planté là en sanglotant. Et je priais ton Dieu, Sarra, pour qu'il me rende ce petit bateau. Mais la rivière me l'avait pris à jamais. Dieu n'est pas en mesure de suspendre le cours d'une rivière. Et si Dieu n'est pas en mesure de suspendre le cours d'une rivière, alors à quoi pourrait bien me servir un tel Dieu ? Je voulais que ce bateau navigue sur l'eau, mais je ne voulais pas qu'il parte à jamais loin de moi. Et voilà que j'ai alors compris que tout ce qui navigue, finit tôt ou tard par partir loin de toi. Et tout ce qui vole, tout ça finira par s'envoler loin de toi. Et tous ceux qui savent marcher tôt ou tard finiront tous, par s'en aller loin de toi. Et tous ceux qui t'aiment,

tôt ou tard finiront par cesser de t'aimer. Alors que nous, nous restons toujours sur la rive. Nous regardons toujours comment notre amour et notre bonheur s'en vont loin de nous en descendant le courant.

(Pause.)

Je n'ai pas été chez M^{me} Gertrude, Sarra. Je ne me suis rendu nulle part. Je suis juste resté assis sur un banc, et j'ai essayé de ne penser à rien. Pardonne-moi, Donald, je te crois quand tu dis que Markus était chez toi lundi dernier. J'ai juste peur de regarder la vérité en face. Vivre me terrifie. Et voilà tout. Mon psychothérapeute n'arrive pas à m'aider. Et je ne suis pas moins fatigué que toi, Donald. Et tout comme à l'époque de mon enfance, je suis planté sur la rive et je regarde comment mon petit bateau part de plus en plus loin de moi. Et je sais que Dieu ne peut pas arrêter le cours de la rivière. Pardonne-moi, Donald.

Pause.

ELENA. – Robert, cela fait déjà trois ans que je fréquente un autre homme. Mais, bien sûr, ce n'est pas de Markus qu'il s'agit, Robert. Je n'arrivais pas à trouver en moi les forces pour te l'avouer.

MARK. – Tu sais, je n'ai pas pensé qu'il pouvait s'agir de Markus, Sarra. Et d'ailleurs pour être franc, je n'ai jamais pensé à ça du tout.

ELENA. – À quoi as-tu pensé alors, Robert ?

MARK. – Je ne sais pas. Probablement, au fait que les guêpes de l'été nous piquent encore en novembre.

JOSEPH. – Ce qui signifie, Robert ?

MARK. – Je ne sais pas.

ELENA. – Pardonne-moi, je me sens coupable.

MARK. – Aimes-tu cet homme, Sarra ?

ELENA. – Je ne sais pas, Robert. Je crois que je ne sais pas du tout ce que signifie ce mot.

MARK. – Alors pourquoi n'avoir rien dit, pendant trois années entières ?

ELENA. – Parce que j'attendais tout le temps que ça se termine. Après chacun de nos rendez-vous je pensais que c'était notre dernière rencontre. Quand il me quittait, j'étais sûre qu'il ne m'appellerait plus. Et voilà qu'hier, une conversation sérieuse a eu lieu entre nous, et nous avons décidé de mettre un terme à notre relation. Notre décision est définitive. J'ai déjà minutieusement réfléchi à tout cela et je n'ai pas de retour en arrière possible, et lui non plus, n'a pas de retour en arrière possible, il a opté pour le bien de sa famille, parce qu'en fait il est marié et il a des enfants. Et voilà il a décidé de retourner auprès de sa famille. Et à partir de là tout est fini. Je ne sais pas, si tu pourras me pardonner ou non ? Probablement, que non, et que notre union est brisée. Mais, quoi qu'il en soit, je te demande de tout me pardonner, crois-moi, j'ai toujours éprouvé pour toi des sentiments très sincères, je t'ai toujours respecté en tant qu'homme. Si je t'aimais ? Dans un certain sens, oui. Si je t'aimais comme une épouse doit aimer son époux ? Probablement, non, Robert. Cela dit, je ne sais pas. Désormais je ne sais plus rien.

(Pause.)

Mais, je te le jure, Robert, ce n'était pas cet homme-là qui était lundi dernier chez nous dans notre maison, c'était Markus. J'ai appelé Markus parce que je voulais lui raconter ma relation avec cet homme-là. J'avais besoin de raconter ça à quelqu'un, j'avais besoin d'un conseil pour savoir comment agir. Et avec Markus nous avons parlé jusque tard dans la nuit. Et en partant, il m'a conseillé de tout t'avouer, Robert, parce qu'on n'a pas le

droit de vivre dans le mensonge. Markus a dit que même si tu ne pouvais pas me pardonner, tu pourrais, en tout cas, me comprendre. On n'a pas le droit de vivre dans le mensonge. Pardonne-moi, Robert, j'ai vécu pendant un certain temps dans le mensonge, je t'ai trompé, j'ai agi de manière très cruelle envers toi. Mais voilà désormais tu sais tout, Robert. Désormais, tu sais la vérité sur tout. Et sur le fait que j'ai eu un autre homme et sur le fait que nous nous sommes séparés, lui et moi, et sur la raison pour laquelle Markus est venu me voir lundi dernier.

JOSEPH. – Mais enfin, qu'est-ce qu'on fait de M^{me} Gertrude qui lundi dernier a parlé avec Markus de l'essence de la confession ? Et qu'est-ce qu'on fait de ma femme Marta qui confirme aussi tout ça ?

ELENA. – Je ne sais pas comment Donald a goupillé tout ça avec autant de malice, Robert. Je suis sûre qu'il a entraîné ces pauvres femmes, et peut-être même, qu'il les a menacées, il en est tout à fait capable. Lundi dernier Markus était chez nous, parole d'honneur, Robert, je t'ai déjà tout avoué, réfléchis par toi-même, quel sens y aurait-il à ce que je te baratine maintenant ?

Pause.

MARK. – Oui effectivement aucun sens à ça.

JOSEPH. – Et pour moi, quel sens ça aurait de te baratiner, Robert ?

MARK. – Pareil, aucun.

(Pause.)

Aucun sens nulle part. Tout ce monde est juste un non-sens. Et voilà tout.

Pause.

ELENA. – La femme doit obéir à l'homme, il n'y a que comme cela qu'elle trouvera son salut, il n'y a que comme cela qu'elle trouvera son sens. La femme doit appartenir. Elle ne doit pas avoir la liberté de choisir. Jadis par exemple, on mariait une femme contre sa volonté, et ensuite elle servait son mari toute sa vie. Aujourd'hui encore dans certains pays cet ordre est toujours conservé. Mais dans notre civilisation, il en va depuis longtemps autrement. Comme si nous autres femmes, avions la possibilité de choisir, comme si nous étions libres. Mais cette liberté qui nous est donnée, n'est en fait pas une véritable liberté, parce que l'essence de la femme, son sens est d'appartenir, et de faire don de sa liberté à son homme. Que nous voulions ça ou non, que nous soyons d'accord avec ça ou non, notre nature féminine essentielle est précisément organisée de façon à ce que nous nous donnions. La femme donne, l'homme prend. Dieu a créé la femme de la côte de l'homme, et lui a ordonné de se soumettre à lui et de le respecter en tant que son maître. Et il est possible, que je sois d'accord avec cela, seulement tout mon problème est que j'aurais voulu appartenir et servir un homme qui soit digne de me commander. Et c'est là tout le problème de notre société contemporaine, et c'est là tout le problème de toute cette société supposée « démocratique ». Nous avons décidé que nous pouvions choisir ce qui est le mieux pour nous. Et voilà que dès que nous avons décidé que nous pouvions choisir, à partir de cette même seconde nous ne pouvions plus choisir. Nous choisissons ce qui est le mieux pour nous, c'est là notre problème. Alors que par ailleurs ce qui est le mieux pour nous, c'est à Dieu de le décider. Voilà tout notre problème, vous comprenez ? C'est pourquoi dès qu'une femme décide qu'elle va choisir un homme pour elle, à partir de cette même seconde, elle se met à chercher celui qui pourrait lui correspondre, elle se met à chercher celui qu'elle pourrait servir. Mais de tels hommes n'existent pas dans le monde, de tels hommes n'existent pas dans le

monde. Il est très difficile de me trouver un homme que je pourrais servir. Il est très difficile de nos jours de trouver, un homme devant lequel je pourrais baisser la tête en toute humilité. Personnellement j'en ai cherché un très longtemps et je n'ai pas trouvé jusqu'à présent. Je n'ai trouvé aucun homme à qui je pourrais adonner tout mon être et à qui je pourrais appartenir. Et c'est là tout le problème. Pourtant, jadis, les hommes devaient être, probablement, bien pires qu'aujourd'hui, mais à l'époque les femmes ne les choisissaient pas, à la place elles aimaient celui que le Seigneur leur avait envoyé. Alors qu'aujourd'hui je veux choisir, et c'est pourquoi je ne peux pas me trouver un maître. Je ne peux pas parce que je sais comment il doit être. Et c'est cela même qui m'empêche. Je sais comment il doit être. Et c'est pareil, avec Dieu. Je sais comment Il doit être, c'est pourquoi je ne peux pas me trouver le Dieu qui me corresponde, que je pourrais servir. Parce que je me le choisis moi-même. Mais quel genre de serviteur décide de celui qui sera son maître ? Voilà pourquoi il n'y a pas de bonheur pour les femmes dans ce monde. Parce que désormais nous avons décidé de nous chercher nos hommes nous-mêmes. Ce n'est plus Dieu qui nous donne celui dont nous sommes dignes, c'est nous-mêmes qui cherchons celui qui sera digne de nous. Alors que si on ne nous demandait pas notre avis comme autrefois, si on nous le donnait contre notre volonté, si nous respections et servions tout homme qui est devenu notre mari, si nous percevions notre Seigneur en la personne de notre mari, percevions le prototype de notre Créateur, eh bien à ce moment-là le bonheur féminin serait à notre portée et nous autres femmes serions entières, sages et convenables tout comme jadis. Voilà, c'est ainsi.

Pause.

JOSEPH. – T'es sérieuse là ?

ELENA. – Absolument.

MARK. – Alors la cause première ne serait pas que le monde est tout simplement un monstre qui dévore ses propres enfants, et voilà tout ?

ELENA. – La cause première est que dans notre vie il n’y a personne à part nous-mêmes, nous vivons par nous-mêmes, nous sommes seuls face à nous-mêmes. Nous sommes seuls. Voilà la cause première.

JOSEPH. – Tu penses ça sérieusement ?

ELENA. – Absolument.

MARK. – Pourtant nous sommes intelligents, et nous ne pouvons rien y changer. Je sais sur ce monde, quelque chose qui m’empêche de croire et d’accepter ce que tu viens de dire là. Parce que si nous voulions parler du principal problème, il réside précisément dans le fait que nous sommes dotés d’intelligence. Pas tous, mais beaucoup parmi nous. Et voilà que celui qui est doté d’intelligence, est également celui qui est malheureux. Pourtant je ne suis pas coupable d’être doté d’intelligence.

ELENA. – Et qui alors en serait coupable ?

MARK. – Eh bien, si on pose le problème ainsi, alors c’est vous les femmes. Ève en est coupable, cette même Ève qui a convaincu Adam de manger la pomme de l’arbre de la connaissance. Nous avons mangé cette pomme. Et désormais nous sommes dotés d’intelligence. Et nous savons que tout ce dont tu as parlé ici, n’est pas tout à fait ainsi en réalité. Ou bien pas du tout ainsi. Nous souffrons parce que nous savons tout, et ce que nous ne savons pas, nous le devinons. Et voilà tout.

JOSEPH. – Eh bien, n’y aurait-il pas possibilité pour nous de redevenir stupides ?

MARK. – Je pense que non, parce que je ne peux pas ne pas savoir ce que je sais déjà.

ELENA. – Et dans ce cas, que sais-tu ?

MARK. – Je sais tout. C’est là-même mon principal problème, le problème est bien que je sais tout. Je sais, tout et c’est pourquoi la connaissance m’est fermée, je ne peux rien connaître parce que je sais déjà tout. Et voilà c’est là, je pense, que réside la cause première, de la catastrophe qui s’est abattue sur le monde. Nous savons tout.

ELENA. – Et toi aussi, tu sais tout, Donald ?

JOSEPH. – Hélas, oui.

ELENA. – Donc, tu sais où était Markus lundi dernier ?

JOSEPH. – Eh bien, bien sûr, je sais. Lundi dernier il était chez moi.

ELENA. – Mais, pourtant, il n’en est pas ainsi, Donald. Et tu sais qu’il n’en est pas ainsi. Et tu sais que lundi dernier Markus était chez moi.

JOSEPH. – Markus était chez moi, Robert, tu peux me croire.

ELENA. – Il était chez nous dans notre maison, chéri, je te prie de me croire.

Pause.

JOSEPH. – Tu ferais mieux de me croire, moi, Robert.

ELENA. – Non, tu ferais mieux de me croire, moi, mon chéri.

MARK. – Mais pourquoi ce monde, est-il un tel monstre ? Un monstre qui dévore ses propres enfants ? Pourquoi ce monde est-il aussi terrible, aussi sanguinaire, pourquoi arrache-t-il la tête de ses propres enfants ? Qu'est-ce que nous avons bien pu faire, de quoi nous sommes-nous rendus coupables ? Qu'avons-nous fait pour mériter tout ça ? Qu'avons-nous, fait pour mériter ça ? Qu'avons-nous fait pour ?

JOSEPH. – N'est-il pas vrai, Robert, que tu as voté pour l'actuel président ? Bien sûr que tu as voté. Et n'est-il pas vrai que ton actuel président a donné l'ordre à ses pilotes de lâcher des bombes sur des villes remplies d'habitants pacifiques ? Et pas seulement ça. N'est-il pas vrai que beaucoup d'enfants ont péri sous ces bombes ? Et n'est-il pas vrai que les mères de ces enfants, accouraient dans les rues avec leurs enfants morts dans les bras en criant « Qu'avons-nous fait pour mériter tout ça ? De quoi nous sommes-nous rendus coupables ? » Et n'est-il pas vrai qu'elles considèrent ce monde comme un monstre qui arrache la tête de leurs enfants, Robert ? Qui est coupable de cela ? De cela sont coupables : les pilotes qui ont largué ces bombes, le président qui en a donné l'ordre et toi qui as voté pour ce président.

MARK. – Et ce serait pour cette raison que ma femme me trompe avec un autre homme dans mon propre lit ? C'est quoi, une punition divine pour le fait que je me suis rendu aux élections ?

ELENA. – Je n'ai jamais couché avec cet homme dans notre lit, Robert, avec cet homme nous nous retrouvions à l'hôtel.

MARK. – Bon, alors je pose la question autrement : y a-t-il quoi que ce soit de sacré dans ce monde ? Y a-t-il quoi que ce soit de sacré dans ce monde, oui ou non ?

(Pause.)

Donald ?

JOSEPH. – Je pense qu’il n’y a rien de sacré, vieil ami.

MARK. – Et toi, Sarra, qu’en penses-tu ?

JOSEPH. – Et là tout de suite elle va dire, Dieu.

Pause. Elena ferme les yeux.

MARK. – Sarra ?

Elena ouvre les yeux et regarde Mark.

ELENA. – Vivement que cette pluie arrête de tomber.

MARK. – Tu es sérieuse là, Sarra ?

ELENA. – Mais, bien sûr, c’est très sérieux, Robert.

MARK. – Donc, tu vois la cause principale de la tragédie de nos vies dans cette pluie qui tombe depuis trois jours et qui ne parvient toujours pas à s’arrêter ?

ELENA. – Oui, je pense que le problème réside précisément en cela, Robert. Et d’ailleurs Donald, le pense aussi, il m’a dit ça récemment.

JOSEPH. – Je vois précisément la cause première dans cette pluie, Robert. La pluie tombe depuis trois jours déjà et sans s’arrêter ne serait-ce qu’une minute. Ces gouttes ! Elles tombent sans cesse sur le toit et sur la gouttière de

ma fenêtre, et il est impossible de s'en accommoder, il est impossible de l'accepter, Robert. Clac, clac, clac.

MARK. – Donc, vous êtes sérieux là ? Donc, je ne suis pas le seul à penser ça ?!

ELENA. – Comment, comment ? Tu penses ça aussi, Robert ?

MARK. – Mais, bien sûr. J'avais juste peur de l'avouer, peur de l'avouer non seulement à vous, mais aussi à moi-même. Quand il y a trois jours cette pluie a commencé à tomber, j'ai pensé, ça ne va sûrement pas durer, puisque, en fin de compte, là maintenant on est fin novembre, et il est temps déjà que la première neige tombe sur nos contrées nordiques. Mais quand je me suis réveillé ce matin et quand j'ai vu qu'il pleuvait encore à seaux, j'ai senti que quelque chose s'était cassé à l'intérieur de moi, quelque chose s'est rompu à l'intérieur de moi, quelque part très, très profondément, au plus profond de moi, quelque chose là-bas, s'est arraché, ou plutôt s'est brisé en morceaux, à cause de cette pluie. Là-bas à l'intérieur de moi, aujourd'hui il s'est produit, quelque chose d'irréparable, comme si là-bas à l'intérieur de moi un vase très précieux était tombé et s'était brisé en mille morceaux. Quelque chose s'est cassé là-bas à l'intérieur de moi, à cause de la permanence de cette pluie, à cause de toutes ces gouttes qui, comme Donald l'a remarqué à juste titre, claquent et claquent contre ma gouttière. J'ai senti que des milliers de petits débris s'étaient dispersés dans toute mon âme, dans tout mon cœur, comme si je m'étais fissuré moi-même et m'étais tordu tout entier. Et alors j'ai pensé que, voilà, cette maudite pluie est probablement, coupable de tout ce qui m'arrive, et que, voilà, c'est à cause de cette pluie que, probablement toute ma vie s'est mise à aller à tort et à travers, mais ensuite j'ai pensé qu'il était peu vraisemblable qu'à cause d'une

pluie banale, toute une vie puisse se retrouver brisée en morceaux, il ne peut probablement pas en être ainsi, ou bien il y a quelque chose que je ne comprends pas là ? Probablement, il y a quelque chose que je ne comprends pas à propos de cette vie ? Et j'ai alors décidé qu'il devait s'agir là, certainement, de quelque chose d'autre, probablement, tout cela a des causes plus profondes que cette pluie ? Et j'ai commencé à chercher ces causes. Mais je n'ai pas réussi à les trouver. Les causes de ma tragédie, se sont retrouvées cachées pour moi-même. Je n'ai pas pu les découvrir. Les causes de ma tragédie, me sont restées inconnues.

JOSEPH. – C'est cette maudite pluie, Robert.

MARK. – Oui, maintenant, je l'ai définitivement compris, Donald.

JOSEPH. – Eh bien, voilà, je suis très content que tu l'aies compris, cher ami.

MARK. – Oui, maintenant je l'ai compris, à cent pour cent. Et tout ça grâce à, Sarra.

ELENA. – Tout ça grâce à, Donald, Robert. C'est lui qui a commencé le premier à parler ouvertement de ça.

MARK. – Merci, Donald.

JOSEPH. – Mais non, de rien ! Pas la peine d'en parler. Nous savions tous au fond de notre âme qu'il en allait ainsi.

ELENA. – Pour ce qui me concerne, il y a déjà trois jours, dès que les premières gouttes se sont mises à tomber du ciel, j'ai tout de suite pensé, je crois que commencent dans ma vie des temps qui vont être loin d'être simples et c'est bien ainsi que ça s'est passé.

JOSEPH. – Par bonheur nous sommes amis, et nous pouvons nous soutenir les uns les autres dans cette situation compliquée.

MARK. – Oui, oui, c'est si important d'être les uns avec les autres, de débattre les uns avec les autres, de ne pas être d'accord, de se confronter, mais malgré tout, de s'aimer les uns les autres. Je vous aime tant, mes amis. Sarra ! Donald !

JOSEPH. – Robert, Sarra.

Mark, Elena et Joseph s'enlacent les uns les autres. Ils restent debout, enlacés, comme trois vieux copains d'école.

ELENA. – Seigneur, c'est si bon, d'avoir des amis plus âgés et plus sages que soi, auprès de qui on peut apprendre quelque chose, auprès de qui on peut acquérir l'expérience de la vie, auprès de qui on peut apprendre la sagesse. Robert, Donald, je vous aime tant.

JOSEPH. – Quelque chose, en moi est en train là tout de suite de me chatouiller comme un moineau, quelque chose là-bas à l'intérieur de moi est en train là tout de suite de me chatouiller et de piaffer comme un petit oiseau qui s'apprête à s'envoler dehors, un oiseau virevolte en moi de-ci de-là, dans mon cœur, se démène comme un moineau, et ne peut pas s'envoler dehors, quelle est cette chose que je sens à l'intérieur de moi, si parfaite et si agitée, hein ?!

MARK. – Ouille, chez moi aussi quelque chose me griffe de l'intérieur, comme si un chat s'était faufilé dans mon ventre, et se grattait les pattes, qu'est-ce que c'est que cette grattouille là-bas à l'intérieur de moi, qu'est-ce que c'est que cet accès de bonheur là-bas à l'intérieur de moi, hein ?! Hein ?!

ELENA. – Comme si quelqu’un à l’intérieur de moi lavait par terre et me chatouillait avec sa serpillière, et qu’il chantait en plus.

MARK. – Oh ! Tu m’en diras tant ! Et comment qu’il chante ! Qui est celui qui s’est soudain mis à chanter à l’intérieur de moi ?

ELENA. – Et à valser en plus, j’ai à l’intérieur de moi toute une danse !

JOSEPH. – Des oiseaux, des nuées entières d’oiseaux volent à l’intérieur de moi et me chatouillent avec leurs ailes. Ouille, eh vous les oiseaux, allez ! Allez, arrêtez immédiatement de, me chatouiller, sinon vous allez voir, hop ! Je vais vous... ! Hop, je vais vous... Hop, les oiseaux ! Hop !

MARK. – Ils chantent si fort là-bas à l’intérieur que mon cœur valse et va bondir dehors. Tout doux, mon cœur, tout doux, ce n’est qu’une blague, ce n’est que, hop, une blague, c’est une blague, hop, hop !

ELENA. – Ouah, il ne faut pas me chatouiller. Ouille !

MARK. – Je n’y peux rien, mes mains s’élancent toutes seules vers tes flancs pour les gratter.

ELENA. – Ouah, mais qu’est-ce que tu fais, ça me chatouille trop, arrête. Ouille ! Ouille ! Ouille !

JOSEPH. – Et moi aussi, chatouille-moi aussi, s’il te plaît.

MARK. – Alors, accroche-toi.

JOSEPH. – Ouille, que ça chatouille, ouah ! Arrête, je t’en prie, arrêêête ! Ouille !

MARK. – Mais tu viens de me demander, toi-même de te chatouiller, vieil ami ?!

JOSEPH. – Je dis « arrête », comme ça pour la convenance, mais, en vérité, vas-y, darde-moi mon pote autant que tu peux.

MARK. – Ce sont les guêpes de l'été qui vous piquent, en novembre.

ELENA. – Ouille ! Ouille ouille ouille !

JOSEPH. – Les guêpes de l'été. Ouille ! Ouille ouille ouille !! Alors, toi aussi mon pote, tiens-toi bien. Les guêpes de l'été volent sur toi.

MARK. – Waouh ! Ouille ouille ouille ! Ça chatouille !

ELENA. – Et voilà que là mes guêpes de l'été à moi volent aussi à son secours !

MARK. – Ouah ! Comme ça chatouille ! Ouah ouah ouah ! Arrêtez, deux contre un c'est pas du jeu !

JOSEPH. – Les guêpes de l'été nous piquent encore en novembre. Bizz, bizz, bizz.

MARK. – Ahah ! Alors tenez-vous bien, tous les deux. Voilà les guêpes sacrées de l'été qui vous attaquent, prenez garde.

ELENA. – Ouah, ce qu'elles font mal quand elles piquent !

MARK. – Parce que ce ne sont pas de simples abeilles, mais les abeilles sacrées de l'été ! Voilà, ce qu'il y a de vraiment sacré dans ce monde, les abeilles sacrées de l'été. Celles, qui piquent encore en novembre !

JOSEPH. – Ouah ! Ouah, ça fait effectivement très mal ! Ahah, dans ce cas les abeilles sacrées de l'été volent sur toi ! Aide-moi, avec tes guêpes, volons ensemble sur lui !!

MARK. – Waouh, que ça fait mal !

JOSEPH. – Parce que tu t'attendais à quoi, des abeilles sacrées ?!!

MARK. – Vous pensez que j'ai la trouille ? Alors, tenez-vous bien.

ELENA. – Ouille, ouille ouille ! Ouille !

JOSEPH. – Ouah, ououah !

MARK. – Ouille ! Ouille ! Ouille !

Mark, Elena et Joseph se chatouillent les uns les autres et rient.

Rideau.